

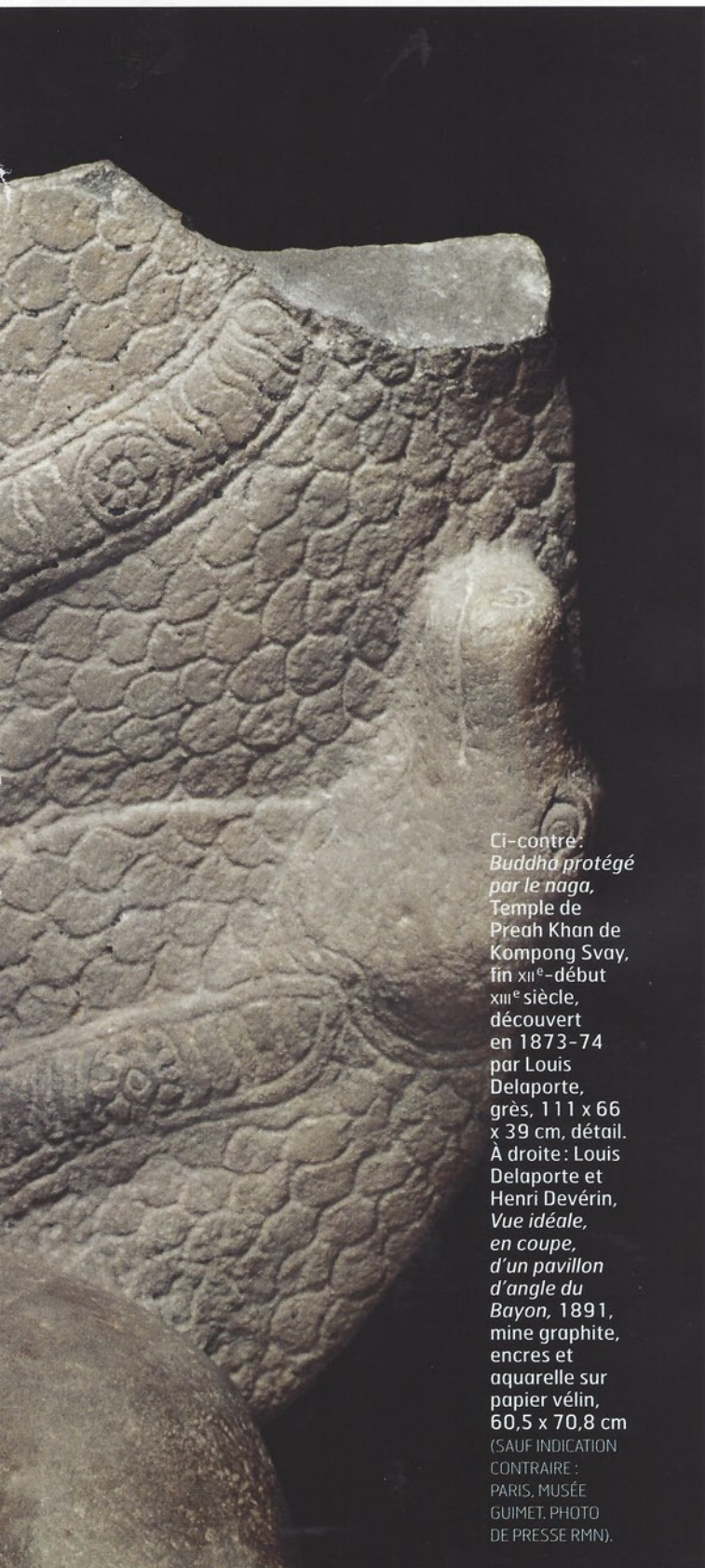
Angkor, de la



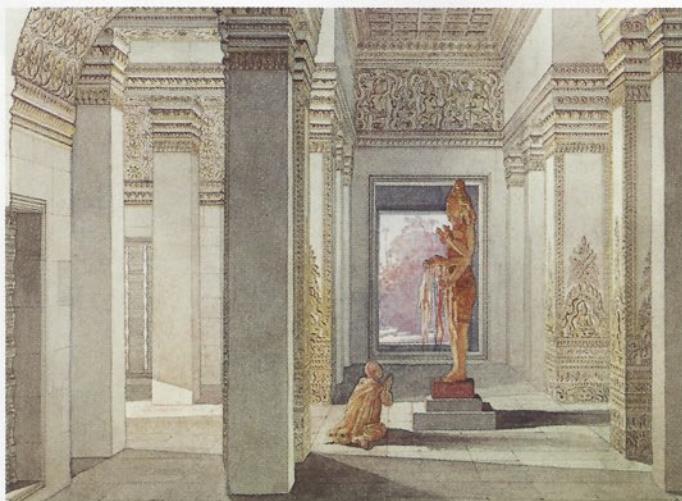
forêt au musée

Plusieurs pièces maîtresses des collections angkoriennes du musée Guimet ont été rapportées en France par Louis Delaporte (1842-1925), l'un des initiateurs de la légende du site en Occident. Retour sur son histoire, grâce à l'exposition des dessins et moulages qu'il réalisa dans les temples.

Texte DOMINIQUE BLANC



Ci-contre: *Buddha protégé par le naga*, Temple de Preah Khan de Kompong Svay, fin XII^e-début XIII^e siècle, découvert en 1873-74 par Louis Delaporte, grès, 111 x 66 x 39 cm, détail. À droite: Louis Delaporte et Henri Devérin, *Vue idéale, en coupe, d'un pavillon d'angle du Bayon*, 1891, mine graphite, encres et aquarelle sur papier vélin, 60,5 x 70,8 cm (SAUF INDICATION CONTRAIRE: PARIS, MUSÉE GUIMET, PHOTO DE PRESSE RMN).



Deux cents hectares, quatre cents kilomètres carrés au nord-ouest du Cambodge, non loin de la frontière thaïlandaise. Un carré de vingt kilomètres sur vingt, abritant le plus vaste chantier archéologique qui soit aujourd'hui: Angkor. La multitude de temples hindouistes et/ou bouddhistes en grès, brique et latérite, édifiés sur le site entre le VIII^e et le XIII^e siècle atteste de la puissance flamboyante des souverains de l'empire khmer, à son zénith (X^e-XIII^e siècles) le plus puissant d'Asie du Sud-Est. Il s'étendait du Myanmar (la Birmanie) à la mer de Chine. Au milieu du XIX^e siècle, cette partie de l'Asie est la proie des puissances coloniales, la France au premier chef, dont le Protectorat sur le Cambodge remonte à 1863, mais aussi la Grande-Bretagne. À cette date, Angkor et la région de Siem Reap se trouvent sur le territoire du Siam, la Thaïlande actuelle. Ils ne réintégreront le Cambodge qu'en 1907, année où l'Efeo (École française d'Extrême-Orient) obtient la responsabilité des fouilles sur les sites, une prérogative exercée jusqu'en 1970.

Le temps des découvreurs

En amont de cette « prise en charge » scientifique, le XIX^e siècle est le temps des explorateurs et des découvreurs d'Angkor: le père Bouillevaux dans les années 1840, le naturaliste Henri Mouhot vingt ans plus tard, l'ethnologue allemand Adolf



Ci-dessus : Louis Delaporte, *Vue idéale d'Angkor Vat à vol d'oiseau dans la forêt*, v. 1868, mine graphite, aquarelle, gouache sur papier, 43,5 x 107,5 cm. Ci-contre, à gauche : *Le Barattage de l'Océan de Lait*, av. 1150, détail, moulage de la Mission Delaporte 1881-82, plâtre patiné, 170 x 150 cm. À droite : anonyme, *Restitution d'une tour à visages du temple du Bayon au Musée indochinois du Trocadéro*, vers 1910 (ARCHIVES PHOTOGRAPHIQUES DU MUSÉE GUIMET. ©DR).

Bastian (l'un des premiers à faire le lien entre les temples khmers et le modèle architectural indien) en 1863. C'est aussi le temps des « missions » françaises de reconnaissance, à visée autant politique et commerciale que culturelle et exploratoire : Mission du Mékong en 1866, Mission du Tonkin en 1873-74. Le jeune enseigne (puis lieutenant) de vaisseau Louis Delaporte participe aux deux expéditions. À 23 ans, il découvre l'Asie et la première vision qu'il a d'Angkor Vat (« *C'est bien comme cela que l'on rêve un beau monument de l'Orient* ») scelle le destin qu'il se choisit : faire connaître et admirer en France et en Europe cette « *autre forme du beau* ». Il y consacra toute son existence. Habile dessinateur, c'est à ce titre qu'il inté-

gre la Mission du Mékong, première campagne de relevés, photographies et estampages conduite par les Français sur cette architecture « *tout entière conçue à la manière d'une sculpture* » (Pierre Baptiste, commissaire de l'exposition). Le « *prélèvement* » d'objets – mot pudiquement utilisé pour désigner l'appropriation des décors écroulés des structures que légitimait alors le rapport de forces colonial – fait aussi partie de la mission : les premières sculptures khmères arrivent à Paris en 1867. Dans les milieux institutionnels, l'Antiquité gréco-romaine incarne le canon indépassable du Beau. À son retour de la Mission du Tonkin, qu'il a dirigée, Louis Delaporte voit donc se fermer les portes du Louvre, sollicité par lui pour

accueillir l'art religieux des temples royaux du Cambodge. Il n'en inaugure pas moins, quelques mois plus tard, le « Musée khmer » de Compiègne, dans la salle des gardes du château de la ville. Avant d'initier le musée des Antiquités cambodgiennes du Trocadéro (futur Musée indochinois), qui ouvre en 1878 dans le palais du Trocadéro construit pour l'Exposition universelle cette année-là. Les « *restitutions* » d'Angkor réalisées par Delaporte, mêlant originaux, moulages et maquettes, y avaient connu un franc succès public. Nommé conservateur (à titre gracieux) de ces collections, Delaporte côtoie au Trocadéro le musée d'Ethnographie d'Étienne Hamy et le musée de Sculpture comparée de Viollet-le-Duc. La nécessité de



collecter les témoignages appelés à disparaître de certaines civilisations, le goût de l'archive et de la typologie animent aussi bien les équipes du South Kensington Museum (futur Victoria & Albert Museum) de Londres, qui font réaliser des empreintes sur les monuments de l'Inde, qu'Adolf Bastian, fondateur du musée d'Ethnographie de Berlin, qui fait de même sur les bas-reliefs d'Angkor Vat. En organisant plusieurs campagnes de ce genre (en 1881-82, en 1887-88, en 1896-97) à Angkor, Louis Delaporte agit bien en homme de son temps.

De l'utilité de moulages « datés »

De son temps, il l'est aussi par la vision idéale, éclectique et pittoresque qu'il transmet des sites à travers ses aquarelles publiées dans « *L'Illustration* » et « *Le Tour du Monde* », ses reconstitutions composites qui agrègent des éléments hybrides, ou ses restaurations d'originaux qui combient abusivement certains « *manques* ». Cette part d'imaginaire romantique, cette esthétique des « *morceaux choisis* » (« *Il s'agit non de reproduire exactement la réalité, mais de donner un spécimen frappant de l'art* », écrit-il) infuseront les spectaculaires reconstitutions d'Angkor qui

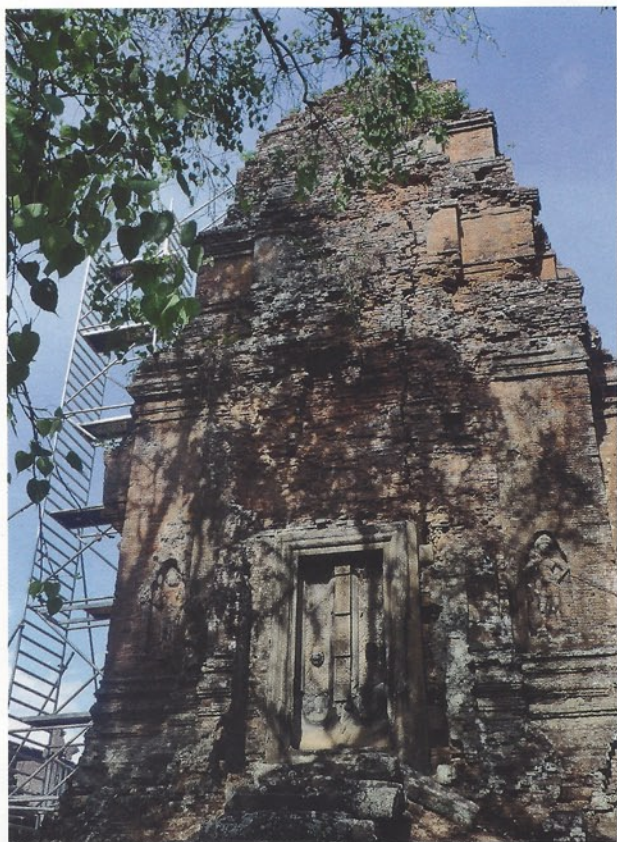


Ci-contre, à gauche :
Buddha protégé par le naga,
Temple de Preah Khan de Kompong Svay, av. 1150, Mission Delaporte 1873-74, grès, 111 x 51 x 28 cm.
À droite : *Lion*,
Temple de Preah Thkol, Preah Khan de Kompong Svay, fin XII^e-début XIII^e siècle, Mission Delaporte 1873-74, grès, 146 x 70 x 56 cm.

seront le clou des expositions universelles et coloniales entre 1889 et 1931. Ces « chimères » poétiques valurent à Delaporte d'être ostracisé de son vivant par une partie de la communauté scientifique, et presque oublié après sa disparition. Quant à ses moulages en plâtre patiné (découpés pour être mis en caisse après le démantèlement du Musée indochinois en 1937), ils connurent une déréliction à valeur de condamnation, disséminés dans divers lieux d'abandon jusqu'à la décision prise en 2012 par Olivier de Bernon,

alors directeur du musée Guimet, de

les rassembler sur un site unique et d'en restaurer les principaux éléments présentés dans cette exposition. Amateur amoureux, incapable dans les premiers temps d'interpréter avec justesse cette « *architecture-image renvoyant à la cosmogonie indienne, dont il ne connaissait pas les clefs* » (Thierry Zéphir,



ANGKOR FACE À SES RESTAURATEURS

Figurant parmi les pays les plus démunis d'Asie du Sud-Est, ayant à gérer les séquelles d'une guerre civile atroce, le Cambodge est aussi comptable de la conservation, de la surveillance et du développement durable d'Angkor. L'instabilité des temples due à la quasi-absence de fondations, la fragilité de leurs matériaux exposés aux intempéries, le vol organisé, les flux de touristes sont quelques-unes des questions posées à Apsara, l'autorité nationale en charge des sites depuis 1995. En 1993, l'Unesco a inscrit Angkor sur sa Liste du patrimoine mondial. Par l'entremise du CIC – Comité de coordination international présidé par la France et le Japon jusqu'à fin 2013 – elle chapeaute et évalue la trentaine de restaurations en cours conduites par seize pays différents (ill. : Allemagne, consolidation d'une tour à la base de la pyramide de Bakong). La succession des campagnes de sauvegarde pratiquées par des équipes, publiques et privées, mettant en œuvre, avec plus ou moins de bonheur, des protocoles parfois fort différents, n'est pas le moins épineux des problèmes à régler pour assurer la pérennité d'Angkor. D. B.



Ci-dessus : Bataille de Lanka avec Ravana sur son char, av. 1150, détail, moulage de la Mission Delaporte 1881-82, plâtre patiné, 204 x 167 cm.

co-commissaire de l'exposition), Delaporte s'est révélé au fil des années un observateur attentif et clairvoyant. À côté de certaines extrapolations infondées, ses relevés et plans font montre d'intuitions précoces, dont la pertinence n'est apparue que récemment. Face à des sites aujourd'hui gravement dégradés par endroits, quand ils ne sont pas mis à nu par les pillleurs, les empreintes remarquablement diverses et précises choisies par Delaporte à la fin du XIX^e siècle ont valeur de référence (parfois unique) et servent de modèles aux restaurateurs. L'objectif de sauvegarde qu'il s'était fixé pour Angkor trouve, tardivement, sa justification. Mais l'avenir dévolu à ces moulages émouvants demeure, pour l'instant, en pointillé...

À VOIR

- « ANGKOR, NAISSANCE D'UN MYTHE. LOUIS DELAPORTE ET LE CAMBODGE », musée Guimet, 6, place d'Iéna, 75116 Paris, 01 56 52 53 00, du 16 octobre au 13 janvier, avec un mécénat de la Fondation Total.
+ d'infos : <http://bit.ly/7201angkor>
- « ÉCLECTISME », confrontation d'art khmer et d'art moderne, galerie Jean-François Cazeau, 8, rue Sainte-Anastase, 75003 Paris, 01 48 04 06 92, du 25 octobre au 21 décembre.
+ d'infos : <http://bit.ly/7201cazeau>

À LIRE

- LE CATALOGUE sous la dir. de Pierre Baptiste et Thierry Zéphir, éd. Gallimard (312 pp., 49 €),
- L'ART KHMER DANS LES COLLECTIONS DU MUSÉE GUIMET, des mêmes auteurs, éd. RMN (480 pp., 82 €).
- « Connaissance des Arts » remercie Hubert Debbasch et l'agence Terre Entière.